

complexes que nous lui connaissons aujourd'hui que sous l'impulsion du développement, à l'échelle mondiale, de la production capitaliste et de la circulation des marchandises; le billet de banque, l'effet de commerce, le chèque, la monnaie scripturale ne sont que des instruments imposés par le mécanisme de plus en plus complexe des rapports sociaux sous leur forme capitaliste.

Mais ces formes monétaires nouvelles dérivèrent elles-mêmes directement du fait que progressivement l'or se fit remplacer en tant que moyen de circulation apparaissant sous forme de numéraire, de pièces métalliques à effigies et dénominations multiples.

Pour des raisons techniques et aussi parce qu'il s'usait trop rapidement, l'or se retira en premier lieu des sphères de la circulation où le cours de la monnaie était le plus actif et le plus rapide et il y fut remplacé par des pièces d'argent et de cuivre. Et le caractère symbolique de celles-ci n'apparut pas immédiatement, parce qu'elles se présentaient encore sous une apparence de valeur, bien que n'étant plus que des représentants de la valeur d'échange au lieu d'être la matérialisation de cette valeur, comme l'or.

Avec le billet de banque, il ne pouvait plus faire de doute qu'il n'était qu'un signe monétaire représentatif de valeur

dont l'or continuerait à être le support. Mais : « il y a apparence que le signe de valeur représente immédiatement la valeur des marchandises parce qu'il ne se présente pas comme signe d'or, mais comme signe de la valeur d'échange, qui est exprimée simplement dans le prix, mais qui n'existe que dans la marchandise. Or, cette apparence est fautive. Directement le signe de valeur n'est que le signe de prix, donc signe d'or et par un détour seulement, il est signe de la valeur des marchandises. *L'or achète avec son ombre* ».

Plus les formes monétaires s'éloignèrent de leur base-or, plus elles parurent prendre une existence en soi, et plus aussi les illusions monétaires s'accrurent, et cela parce qu'avec le développement de la circulation des signes de valeurs, et la disparition progressive de l'or comme moyen de circulation, à l'intérieur de chacune des économies nationales, toutes les lois réglant la circulation de la monnaie réelle semblèrent être démenties et complètement bouleversées ainsi de ce que, à l'inverse de l'or qui circulait comme monnaie parce qu'il avait une valeur propre, le papier n'acquiesce de valeur que parce qu'il put circuler en tant que représentant de l'or, on en arriva à croire que ce papier avait une valeur par lui-même.

MITCHELL  
(A suivre.)

## Le Problème de la Jeunesse

La guerre impérialiste exigeant nécessairement l'apport maximum de forces jeunes, d'énergies neuves et ardentes, la jeunesse, durant cette période, était pour ainsi dire sans aînés, car à la faveur d'une situation d'unité nationale absolue et active, elle pouvait se passer du soutien moral des aînés et prendre positivement leur place, se chargeant, par excès, de stimuler la lutte entreprise au profit de la bourgeoisie, même lorsque les prétextes soulevés afin de déclencher le conflit s'effondrèrent devant la réalité sociale. C'est avec un égal mépris et la même violence que les jeunes socialistes de même que l'ensemble des jeunes ouvriers qui firent cause commune avec le capitalisme, considérèrent les embusqués,

les pacifistes et ceux qui, restant fidèles à la cause prolétarienne, cherchèrent refuge dans les pays neutres, loin des champs de batailles, pour continuer, malgré la tourmente, le travail idéologique nécessaire afin de comprendre les causes réelles de la catastrophe et pour aider les prolétaires à se ressaisir et reprendre leur lutte contre la bourgeoisie. A côté de la répression qui poursuit, emprisonne, assassine les militants révolutionnaires, cette jeunesse, par son ardeur chauvine, complétait admirablement la procédure de cette répression.

Aussi longtemps que les groupes révolutionnaires exercèrent leurs efforts sans vue d'ensemble, leur pensée, leurs appels n'ont pas d'échos parmi les jeunes.

Quant à ceux qui, par exception, étaient restés adversaires de la guerre, ils devaient, isolés comme ils l'étaient, des milieux révolutionnaires, céder au découragement, au désespoir et recourir à des solutions pessimistes. Lorsque les multiples tentatives, en vue de rétablir un contact entre ces différents groupes, aboutirent à un premier résultat, une Conférence put se tenir à Zimmerwald en Septembre 1915 dans le but d'y déterminer une action commune contre la guerre. C'est seulement alors que les jeunes socialistes se rencontrent, à leur tour, à une Conférence qui se tient à Berne la même année. Ce n'était pas la première fois qu'ils avaient conscience de la nécessité de cette rencontre, mais ce fut l'intervention préalable des adultes essayant de se donner une plate-forme capable de regrouper pendant la guerre tous ceux qui se revendiquaient encore d'internationalisme, qui favorisa les initiatives des jeunes socialistes. D'ailleurs, leur Conférence ne se borne pas aux discussions, ni à la rédaction de manifestes. Elle s'efforce, au contraire, de mettre en pratique les décisions prises à Zimmerwald. Dans ce but elle décide l'organisation d'une « Journée Internationale de lutte » comme première manifestation publique contre la guerre. Par cette attitude radicale, véritable défi jeté à la face des responsables de la guerre et de leurs suppôts social-démocrates, elle veut se différencier nettement de l'esprit ergoteur et pacifiste auquel les bolcheviks s'opposèrent à Zimmerwald. Bientôt, sous la poussée des circonstances et d'éléments révolutionnaires, une seconde Conférence se tient à Kienthal en Avril 1916. Deux tendances essentielles s'affrontent pendant cette assemblée. D'une part la droite pacifiste qui, tout en flétrissant l'attitude de la direction de la Deuxième Internationale, ne se prononce pas pour l'obligation absolue de rompre avec elle et croit encore possible l'alliance avec les traîtres repentis. D'autre part la gauche révolutionnaire, surtout les Bolcheviks, affirme comme définitive la déchéance de l'Internationale socialiste et se prononce pour la formation d'une nouvelle Internationale. Or, la jeunesse en Occident, malgré le caractère plus bruyant de son opposition, s'inspire des positions défendues par la droite. Il y avait bien en Allemagne une partie de la jeunesse socialiste qui s'affirmait sur des positions plus

avancées mais ce n'était pas sous l'influence des Bolcheviks, mais du noyau spartakiste en formation. La présence des Bolcheviks à Zimmerwald et plus tard à Kienthal ne leur a pas permis comme on le croit habituellement, d'influencer les jeunes socialistes d'Occident. Cela s'explique tout d'abord parce que l'activité pratique des Bolcheviks s'effectuait surtout en Russie, ensuite dans les pays où ils s'étaient réfugiés leur travail idéologique dépassait par ses résultats la compréhension des prolétaires de ces pays, enfin la jeunesse se réveillait à la vie politique suivant le développement d'une situation historique bien différente de celle vécue par la jeunesse en Russie. Là où la progression révolutionnaire s'opérait plus rapidement qu'ailleurs les jeunes parviennent à acquérir une conscience en rapport avec cette situation et nullement grâce à des capacités intellectuelles plus grandes. Ainsi en Russie on peut suivre en l'espace de quelques mois, l'origine et le développement des organisations de jeunesse, chose qui avait été vécue par la jeunesse ouvrière d'Occident en une vingtaine d'années. Le premier mouvement de jeunesse s'affirme directement sous l'influence de la Révolution de mars 1917, parmi la jeunesse intellectuelle, les étudiants, les élèves des écoles supérieures et est surtout idéaliste. C'est encore la période où les Bolcheviks sont peu connus et où prédomine l'influence de la petite bourgeoisie cultivée. Mais peu à peu à côté des efforts du prolétariat russe pour se libérer de la tutelle des politiciens phraseurs et couards, la jeunesse ouvrière crée au sein des organisations socialistes des organisations propres ayant pour but de procurer à ses membres des connaissances du socialisme et des récréations. Petit à petit la propagande bolchevique se propage dans les masses dont les luttes s'amplifient et l'on assiste alors à une lutte pour l'autonomie des organisations de jeunes. Sous la pression des événements et l'influence des Bolcheviks ces organisations se développent à un rythme accéléré et à Moscou se fonde « La Jeunesse de la Troisième Internationale » qui, en août 1917, réunit une Conférence où 125 sections sont représentées par 22,000 membres. Cette Conférence crée « L'Union générale des jeunes communistes de Russie » et fait paraître l'organe « La jeunesse communiste ». C'était là le fruit naturel des con-